

## A PROPOS DU THEATRE D'ANDRE GIDE (1)

AVEC Claudel, Giraudoux et Gide, notre époque laissera un théâtre littéraire qui — si l'on excepte l'auteur de *Siegfried* — aura fort peu affronté le public. Nous devons le déplorer. Les strictes contraintes du spectacle ont su discipliner avec bonheur les richesses exubérantes de Giraudoux. Peut-être auraient-elles su, de la même façon, imposer au débordant Claudel une rigueur qui manque par trop à certaines de ses pièces, peut-être auraient-elles su aussi retenir Gide sur la pente de la sécheresse qui de *Saül* au *Troisième arbre* est allée croissante jusqu'à donner à ses dernières pièces une allure schématique qui les prive de toute vie véritable. Laissons de côté *Perséphone* et *Le Troisième Arbre*, pochades sans importance. Mais devant *Œdipe*, si admirables que soient son dépouillement et la pureté de son style, devant cette épreuve intellectuelle, comment ne pas regretter la richesse complexe de *Saül*, son ample architecture, son mouvement dramatique, la poésie tragique qui s'en dégage ? Déjà *Le roi Candaule* et la légèreté voulue de son dessin nous les faisait regretter. Oui, en relisant d'affilée les pièces de Gide on ne peut s'empêcher de rêver à un théâtre où la trame idéologique eût été moins perceptible.

On sait que Gide a repris dans *Saül*, *Le roi Candaule* et *Œdipe* des sujets inspirés de la Bible ou de l'antiquité. C'est l'inépuisable richesse des mythes et des fables éternels que la multiplicité des interprétations auxquelles ils se prêtent. Ces thèmes, Gide les a renouvelés ; il les a traités dans un esprit tout moderne, sans aucun souci d'historicité. Ce ne sont que prétextes à développer sous une forme dramatique le continuel dialogue gidien de soi avec soi. Saül est un héros gidien, et Candaule et Œdipe. Ce qu'on trouve sous ces diverses affabulations c'est toujours Gide, comme il est au centre de tous ses livres. Aussi bien est-il, de tous les écrivains contemporains, le plus inséparable de son œuvre. Vouloir n'envisager de celle-ci que son aspect esthétique est une gageure. S'il n'était écrivain si admirable, je dirais volontiers que l'homme est plus important que ses livres. Nulle part cela n'est plus sensible que dans son théâtre.

Si le théâtre de Claudel est magnifiquement lyrique, d'une sève religieuse jaillissante, celui de Giraudoux diapré de la poésie de l'intelligence, celui de Gide est essentiellement critique. (Mais tous ses livres ne le sont-ils pas — si l'on excepte *Les Nourritures terrestres* et *Amyntas* ? Mais ses récits ont toujours une intention critique.) De là son caractère si particulier : l'intelligence y tient une place

(1) Réédition en un volume du *Théâtre* d'André Gide. — Gallimard.

primordiale et au départ de ses pièces, l'impulsion créatrice est toujours donnée par une idée. Chacune d'elles est une idéologie dialoguée. *Saül* nous dépeint la déchéance d'un homme qui ne sait résister à aucun de ses désirs, d'un homme déplorablement dispos à l'accueil ; c'est la dissolution dans laquelle sombre l'individu sans volonté pour se faire, se recréer. *Candaule*, homme heureux, veut faire partager son bonheur par autrui, lui faire goûter l'objet de son bonheur, en l'occurrence sa femme, allant ainsi au-devant des pires catastrophes ; c'est l'exercice extrême de la générosité. *Œdipe*, c'est l'homme qui ne croit à rien d'autre qu'à lui-même. Libre de toute attache avec la société, libre dès sa naissance puisque bâtard et de père inconnu il se veut seul artisan de son bonheur, un bonheur qui ne doit rien à un Dieu : *Œdipe*, ou l'humaniste intégral. Mais autour de ces thèmes centraux que d'aperçus, d'intentions, d'idées. De *Candaule* M. Charles Maurras a pu écrire avec raison : « M. André Gide a confié, non des symboles, mais des allusions politiques profondes, à ce petit drame de philosophie naturelle ». Et bien d'autres allusions : sur la beauté, le bonheur et sa conversation. Dans *Œdipe*, c'est pis encore. Tout n'est qu'intentions critiques. Autour d'*Œdipe*, sa femme Jocaste, personifie la dévote sous l'emprise du prêtre ; Créon le conservateur peureux, sans audace, sans personnalité ; Tirésias, la religion avide de tenir tout sous sa coupe ; les enfants, Polynice et Eteocle, de jeunes refoulés qui n'ignorent rien des théories freudiennes à la mode. Ah ! l'éternelle jeunesse d'esprit que celle de Gide ! L'étonnant pouvoir d'excitant de l'esprit de ce « nourrisseur » !

« Beaucoup de choses sont admirables ; mais rien n'est plus admirable que l'homme ». Cette phrase de l'Antigone de Sophocle que Gide a mis en exergue de son *Œdipe* peut s'appliquer à son œuvre tout entière. L'homme, est-il préoccupation plus essentielle pour lui ? Qu'est-ce qu'un homme ? Jusqu'à quelles terres interdites la complexité de sa nature étend-elle ses ramifications ? A quels domaines inconnus atteignent ses possibilités ? *Saül*, *Le roi Candaule*, et *Œdipe* sont des réponses à ces questions. Un trait leur est commun : ils vont tous trois jusqu'au bout d'eux-mêmes. *Saül* se livre si complètement à ses multiples désirs qu'il en demeure écartelé. *Candaule* pousse si loin sa générosité qu'elle se retourne contre lui, jusqu'à l'en faire mourir ; et *Œdipe* si loin son désir de s'affirmer complètement, de se prouver son excellence, qu'il se crèvera les yeux dans un sacrifice inutile. Cette exploration de l'homme avec quelle honnêteté, quelle sincérité, quelle exceptionnelle lucidité, Gide ne l'a-t-il pas menée ! Et d'abord en lui-même. Donner une image totale de l'homme, tel a été son constant souci. Totale : avec toutes ses tendances, tous ses sentiments si opposés soient-ils, les clairs et les obscurs, les permis et les interdits. Avec ses abîmes démoniaques et ses aspirations vers le dépassement de soi-même. Aucune mutilation, aucune image restrictive au nom de telle ou telle conception de l'homme. Mais une quête

patiente et scrupuleuse de la personnalité humaine dans son harmonieuse complexité.

Le jeu, la gratuité, le détachement, sans doute lui étaient-elles indispensables pour cette quête, ces vertus si décriées aujourd'hui et si mal entendues. Comment être lucide sans détachement ? Comment être toujours ouvert à tout, toujours en état d'accueil sans une certaine part de jeu ? Comment garder une extrême liberté d'esprit en face de l'homme, cet animal mystérieux, sans gratuité ? Et le jeu, la gratuité, le détachement ne se fondent-ils pas finalement en cette merveilleuse vertu gidienne, la plus précieuse et celle qui nous est actuellement le plus nécessaire à chacun de nous : l'inquiétude lucide ?

L'inquiétude de Gide ! A quelles interprétations erronées n'a-t-elle pas donné lieu. On lui a prêté une couleur romantique qui la faussait complètement. N'est-elle pas plutôt la vigilance constante d'une sensibilité et d'un esprit toujours en éveil devant le phénomène de la vie. Admirable vigilance de Gide dans tous les domaines ! Vigilance, son attitude devant toutes les contraintes sociales ; vigilance, ses attaques du faux-romantisme, de l'égoïsme, de la paresse, de la médiocrité ; vigilance, son rejet des morales toutes faites ; vigilance, l'esprit d'examen avec lequel il aborde la religion ; vigilance son accueil de toutes les tendances de l'homme ; vigilance, son guet perpétuel de la création perpétuelle qu'est la vie. Gide remet toujours tout en question. Il refuse les solutions toutes faites, comme il refuse une personnalité transmise par la tradition. Il se refuse à tout conformisme stérilisant et sans pouvoir vital. Chacun de nous, pour être, doit vaincre un monstre, un sphinx personnel qui se dresse sur sa route. C'est ce qu'expriment ces paroles d'Œdipe à ses enfants : « ... Comprenez bien, mes petits, que chacun de nous, adolescent, rencontre, aux débuts de sa course, un monstre qui dresse devant lui telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et, bien qu'à chacun de nous, mes enfants, ce sphinx particulier pose une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions la réponse est pareille ; oui, il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions ; et que cette réponse unique, c'est : l'Homme ; et que cet homme unique, pour un chacun de nous, c'est : Soi. » Soi, élucider le mystère que recouvre ce vocable, nul n'y a mis plus de persévérance, de scrupule, de hardiesse que Gide. Nul n'a fait preuve d'un regard aussi perçant, aussi compréhensif, aussi neuf, aussi indépendant, — non encrassé et troublé par les traditions, des règles strictes et figées. On ne saurait assez le louer, aujourd'hui où l'on a trop tendance à l'oublier, tout au moins à le passer sous silence. On ne saurait assez insister sur le fait que la leçon de Gide est aujourd'hui plus valable que jamais.

Cette lucidité, cette vigilance intérieure dont toute son œuvre nous donne l'exemple, est-il aujourd'hui vertu plus nécessaire ? Certes

on prime beaucoup l'énergie, de nos jours, et l'esprit de décision. On propose plus volontiers comme maître Péguy que Gide, — un Péguy incomplet, partial et partiel, — et sans doute a-t-on raison, en partie. Sans doute croit-on aussi que le temps est passé de s'enquérir de la nature de l'homme. Disons-le tout net: on se trompe. Rien n'est plus urgent que de revenir à une notion de l'homme, de s'interroger sur son essence profonde. Tout se ligue aujourd'hui contre l'homme, pour lui faire oublier ce qu'il est, et quelle est sa grandeur. Je ne parle pas des mythes outranciers qui dévorent le monde. Mais de ces forces traditionnelles qui tendent d'accaparer, à nouveau, l'individu, de l'annexer, sous couleur de détenir, chacune, la *seule* vérité humaine. Point n'est besoin de les nommer: chacun les éprouve quotidiennement. Ce que sera l'homme futur, nul ne le sait. Mais on sait ce qu'il fut, ce qu'il demeure, et quelles ont été ses acquisitions. Tout homme doit en avoir une très précise conscience. Tout homme doit être en état d'éveil, de vigilance, non seulement envers les puissances qui, de l'extérieur, menacent son intégrité, mais surtout à l'intérieur de lui-même. Savoir conserver l'intégrité humaine, nul mieux que Gide ne l'enseigne. Dans ce monde branlant, mourant ou en gésine, comme on voudra, nul n'aura offert un miroir de l'homme plus fidèle et plus complet que Gide. L'homme nouveau ? Certes, ce n'est pas seulement une entité qui, de décade en décade revient sur le tapis: c'est une création qui se fait chaque jour. Et d'abord, sur des constantes qui de Montaigne à Gide n'ont guère varié. Puis sur des acquisitions nouvelles. Quelle œuvre, mieux que celle de Gide, a su dénombrer ces acquisitions? A-t-on assez mis l'accent sur l'aspect d'éternelle jeunesse de cette œuvre? On peut dire d'elle, ce qu'on a dit plus particulièrement des *Nourritures Terrestres*: c'est une œuvre de convalescent, d'un homme qui revient à la vie, ou qui découvre la vie à chaque instant; c'est l'œuvre de tous les possibles de l'homme. D'autres œuvres diront mieux peut-être comment mûrir, comment vieillir — et ce n'est pas sûr, celle-ci le suggère à sa façon. Aucune ne montrera mieux comment se crée l'individu, comme il *devient*. « Personne à qui ressembler, que moi-même », s'écrie *Edipe* alors que Créon, le conservateur, se contente de ressembler à ses parents, à ses grands-parents et arrières-grands-parents. Chacun de nous doit se créer de lui-même, à sa propre ressemblance, sans nul modèle à imiter. Sans doute a-t-on raison d'appeler à la rescousse d'autres écrivains qui sont les chantres qui de la patrie, qui du sol, qui de la famille, qui de la religion: ils compléteront utilement le message de Gide. Mais aucun n'apportera comme lui cette lucidité vigilante, si essentielle à l'homme d'aujourd'hui, il faut le répéter. Si l'homme doit se sauver, dans le monde actuel, ne sera-ce pas, avant tout, par cette vigilance intérieure que suscite une exacte et totale connaissance de soi-même? Et cette connaissance, nul, parmi les écrivains vivants, ne l'a poussée aussi loin et avec une si grande lucidité que Gide. Tout comme autrefois firent Montaigne, Pascal et Rousseau. Telle est l'actualité profonde d'André Gide.